Sophie Castillo

TIME

Elle ne savait rien de l'endroit où elle se trouvait, sauf l'essentiel : il l'effrayait. Sous ses pieds, point de pierres, mais une matière grise, malodorante et poisseuse, qu'elle ne connaissait pas. Elle ne parvenait pas à distinguer quoi que ce soit, tant ce qui l'entourait saturait ses sens. Ces diligences, avançant sans l'aide de chevaux, ces lumières aux multiples couleurs, partout, qui l'aveuglaient à peine les regardaient-elles... Et tous ces sons stridents !
Camelia ferma les paupières et se boucha les oreilles. Elle connaissait cela par cœur, elle devait se concentrer assez pour sortir de cette énième strate onirique. Respirer calmement.
Elle rouvrit les yeux.
Le décor avait changé.
Elle se trouvait à présent dans un salon bien familier, aux murs d'un bleu foncé reconnaissable entre tous. Face à elle, appuyé sur une table envahie de documents, un homme lisait avec attention.
La jeune femme se figea. Elle l'avait déjà vu à de nombreuses reprises, dans ses rêves. Elle se souvenait de ses vêtements étranges, de ses cheveux roux, un peu plus clairs que les siens, de sa barbe fournie et de ses yeux pâles, dont elle n'avait jamais vu l'équivalent dans la réalité.
Elle était venue ici, de nombreuses fois. Elle n'était pas censée s'y trouver.
Comme s'il lisait dans ses pensées, l'inconnu posa soudain ses grands yeux bleus sur elle. Elle y discerna de la surprise, d'abord, puis comme de la curiosité.
Elle n'eut pas loisir de s'attarder davantage, la réalité vint l'entourer de ses bras.

*

Chambre de Camelia Angioi, Turin, Royaume de Sardaigne, 1794

Camelia se réveilla en sursaut.
L'esprit encore embrumé, elle resta immobile, le temps de reprendre pleinement connaissance. Elle posa ses mains sur ses tempes, les massa avec douceur.
Elle se sentait si lasse, tout à coup. Ces songes étranges ne lui laissaient plus aucun répit, et elle en ignorait toujours la cause.
Cela avait commencé quand Giovanni était revenu d'Angleterre, deux mois plus tôt. Il avait ramené dans ses bagages une foule de souvenirs et d'objets incongrus, chers à son coeur de peintre-inventeur. « Peu importe leur nom ! », clamait-il en s'appliquant à les démonter avec enthousiasme, avant de les étudier de longues heures durant, entre deux toiles.
Parmi eux, un seul avait retenu l'attention de Camelia, bien étrangère à l'univers du vieil homme. C'était une curieuse montre à gousset que Giovanni avait acquise pour une bouchée de pain auprès d'un horloger londonien. Elle s'était montrée aussi intriguée que lui à la vue de ces trois aiguilles immobiles, ce W gravé au dos et cette rosace sculptée au creux du couvercle. Mais plus encore, elle s'était prise

de passion pour son histoire.
L'on avait rapporté qu'un citoyen l'avait trouvée intacte dans les décombres d'une auberge ravagée par les flammes. Rien n'avait détérioré sa surface dorée, parfaitement lisse et brillante, pas même les multiples tentatives de l'horloger pour la démonter. Malgré son bon état apparent, il n'avait pas réussi à la remettre en marche, à croire que, animée d'une volonté propre, elle s'y refusait.
Giovanni, lui, s'était pris de passion pour cette histoire et avait tenté à son tour de faire parler les rouages.
Mais la montre lui résistait aussi. Il avait passé de longues semaines penché à sa table d'atelier, avant de se rendre à l'évidence à son tour. Incapable de la réparer, ni même de l'ouvrir pour en observer le mécanisme, il l'avait finalement cédée à Camelia.

La jeune femme la conservait depuis dans sa chambre sous les toits, au-dessus de l'atelier, sur un tabouret qui servait de table de chevet. C'est à ce moment-là que les rêves avaient commencé.
Cette montre l'attirait d'une manière inexplicable, comme si elle... L'appelait.
Elle se raisonnait, cependant. Sans doute se laissait-elle emporter par les histoires de Giovanni, et son imagination lui jouait-elle de vilains tours. Après tout, elle avait des racines anglaises, elle aussi. En toute vraisemblance, la nostalgie de ce pays qu'elle avait quitté enfant la rattrapait d'une drôle de manière.
C'était ce qu'elle croyait alors, mais depuis peu, elle entendait parfois un discret, presque imperceptible tic-tac.
Elle se pensait folle, puisqu'aucune des aiguilles ne bougeait, et que le son se taisait une fois qu'elle tenait l'objet entre ses doigts.
Puis, les rêves s'étaient manifestés. L'inconnu aux cheveux de cuivre était apparu en premier, et un autre, plus jeune, lui avait succédé.

Camelia poussa un soupir.
Elle regarda la montre, par réflexe. Rien n'avait changé.
Incapable de supporter plus longtemps la chaleur qui régnait dans la petite chambre, elle se leva pour ouvrir le volet et aspirer une grande goulée d'air frais.
Elle secoua la tête, agacée par son manque de discernement. Qu'elle devait se montrer sotte pour croire que quelque chose se cachait derrière tout cela !
Après tout, ce n'étaient que des rêves.

*

Atelier de Giovanni Tanadei, le lendemain

Immobile, Camelia essayait d'ignorer les gouttes de sueur qui tombaient à intervalles réguliers sur sa poitrine. Il faisait si chaud qu'elle se félicitait de ne

pas avoir à bouger. Malgré sa nudité, la touffeur rendait sa peau moite, son souffle difficile. Que n'aurait-elle donné pour que Giovanni entrouvre la fenêtre !
Assis face à elle, les sourcils froncés par la concentration, le peintre ne semblait pas rencontrer les mêmes difficultés. Ses yeux experts passaient de sa toile à son modèle à intervalles réguliers, comme une danse immuable, répétée depuis longtemps. Elle le connaissait assez bien pour savoir qu'il était parti dans son propre monde, si loin que personne ne pourrait l'en sortir.
Giovanni et elle s'étaient rencontrés par hasard, dans l'une des minuscules ruelles de Turin. Elle lui avait tout de suite plu, avec son apparence atypique : de longs cheveux roux, bien inhabituels dans le royaume, une peau si blanche qu'elle semblait ne pas souffrir du soleil, des yeux verts pétillants... En échange de quelques pièces de cuivre, il l'avait convaincue de poser pour lui.
Puis, avec les années, ils s'étaient liés d'amitié. Depuis la mort de son épouse, elle l'aidait pour les affaires courantes et l'entretien de sa maison, afin de le soulager quand ses articulations le faisaient trop souffrir.
Elle figurait sur une dizaine de ses toiles, qui se vendaient ensuite à prix d'or dans les cercles restreints de l'aristocratie. Camelia entendait les rumeurs à propos de leur relation, mais elle n'en avait cure. Giovanni et elle partageaient le même secret, un désintérêt total pour le sexe opposé.
La jeune femme soupira avec discrétion et s'efforça de ne pas s'endormir.
— Nous en avons terminé, annonça-t-il en posant ses pinceaux.
Soulagée, la jeune fille remit sa robe et attacha ses cheveux, avant d'ouvrir la fenêtre. La légère brise l'apaisa. Elle savoura la sensation de fraîcheur dans sa nuque, luttant contre la chape de plomb qui lui voûtait les épaules.
Elle avait besoin d'eau.
Elle se précipita vers la petite cuisine attenante, vida deux verres avant de reprendre son souffle.
Elle avait chaud. Si chaud.
— Que se passe-t-il, Camelia ?
Perturbée, la jeune femme leva les yeux vers Giovanni. L'inquiétude déformait ses traits, il lui fit de la peine.
Pouvait-elle seulement expliquer l'état de fatigue dans lequel elle se trouvait ? Pourquoi se sentait-elle si fiévreuse, tout à coup ?
Giovanni devina son trouble, sembla-t-il, car il lui prit les mains avec douceur.
— Es-tu souffrante ?
Elle le regarda dans les yeux. Il était son unique confident depuis des années, mais tout cela le dépassait. Elle ne pouvait pas lui révéler que le mal dont elle était victime venait probablement d'une vieille montre posée à son chevet.
— Rien, finit-elle par répondre. Je suis fatiguée, je préfère aller m'étendre.
Le peintre acquiesça et la laissa faire.
Il la regarda monter les escaliers qui menaient à sa chambre, sans un mot.

*

Elle avait fini par s'endormir.
Cette fois, son rêve l'avait menée vers l'autre homme, plus jeune que le premier, brun aux yeux sombres.
Ils avançaient côte à côte, dans de larges rues bordées de maisons colorées, tout près d'un fleuve sur lequel tanguaient des dizaines de bateaux à la coque étrange, blanche et brillante.
Camelia pressa le pas. L'inconnu marchait très vite, et elle avait du mal à ne pas se laisser distancer.
Il ne paraissait pas dérangé par sa présence. Ce rêve se révélait décidément singulier, pensa-t-elle. Elle ressentait quelque chose de différent, dans l'atmosphère. Une netteté incroyable. Presque réelle.
Soudain, il s'immobilisa. Il sortit un document de sa poche, enleva le lien qui le maintenait fermé et découvrit un étui de velours noir. Elle eut à peine le temps de lire le nom qui y était écrit : Wellington.
Son cœur manqua un battement. Cela faisait bien des générations que la branche des Angioi et celle des Wellington s'étaient éloignées, mais ils restaient de la même famille. Par quel coup du sort cela était-il possible ?
Incrédule, elle le regarda sortir la montre à gousset du tissu de ses mains tremblantes, l'observer un instant, puis hésiter. La signification du W gravé dessus lui parut limpide, tout à coup. Cette montre, bien qu'elle n'en ait jamais entendu parler, appartenait à sa famille. Voilà pourquoi elle l'attirait tant.
Quand il l'ouvrit enfin, elle en resta coite : l'une des aiguilles bougeait.
Fébrile, l'homme manipula l'une des deux molettes situées sur le côté. Les autres aiguilles se déplacèrent à leur tour, d'abord avec lenteur, puis si rapidement qu'elle n'arriva plus à les suivre des yeux.
Elle vit passer une lueur dans le regard de l'inconnu, puis tous les deux disparurent.

*

Camelia ne redescendit jamais.
Quand Giovanni, après avoir lutté contre l'immobilisme de ses articulations, parvint enfin à la rejoindre, il la trouva inanimée sur son lit, alors que la pâleur de la mort avait déjà étendu son voile sur le corps frêle.
Le poing serré autour de la montre qu'il lui avait offerte.